

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'aventure d'un père dans ce siècle
Adrien de peine et misère d'Yves Lacroix

Gilles Pellerin

Number 38, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39995ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, G. (1985). Review of [L'aventure d'un père dans ce siècle : *Adrien de peine et misère* d'Yves Lacroix]. *Lettres québécoises*, (38), 13–15.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



L'aventure d'un père dans ce siècle

Adrien de peine et misère

d'Yves Lacroix

Ce qu'il y a de bien avec la littérature de notre temps — et je le dis sans ironie —, c'est que les étiquettes ne veulent plus rien dire. Prenons le *roman*. À première vue, ça semble assez facile à définir, un roman: à peu près tant de pages, la mention (non obligatoire) que toute ressemblance des personnages avec des personnes vivant ou ayant vécu est le fruit du hasard, des événements considérés indirectement, c'est-à-dire par le biais d'une voix, d'un regard interposé. Un tel roman, dès lors que vous suivez la production narrative avec assiduité, ne vous échoit que bien rarement. C'est à vous donner l'impression que les modèles servent avant tout de repoussoir. Cela tient parfois du jeu: démonter une montre, c'est rigolo; travailler chez Timex, c'est tuant. Souvent, c'est plus grave: une forme aussi pratiquée que le roman peut-elle rendre compte d'une réalité morcelée? Le roman, s'il était achevé, existerait-il encore?

Les lecteurs de romans ont tous identifié ces questions, ont tous repéré les auteurs et les collections qu'il faut choisir selon qu'on veut passer une soirée pépère, frissonner de l'aventure des autres ou rencontrer une écriture qui livre son propre tourment. Le tout est de savoir d'où peuvent surgir les surprises. C'est bien utile quand on s'apprête à prendre l'autobus pour Port-Cartier et qu'on a le choix entre Kant et Aragon comme compagnon de voyage.

C'est avec de telles certitudes que je me suis lancé dans la quatre-vingt-troisième parution de la collection «Roman québécois» de Leméac (maison au

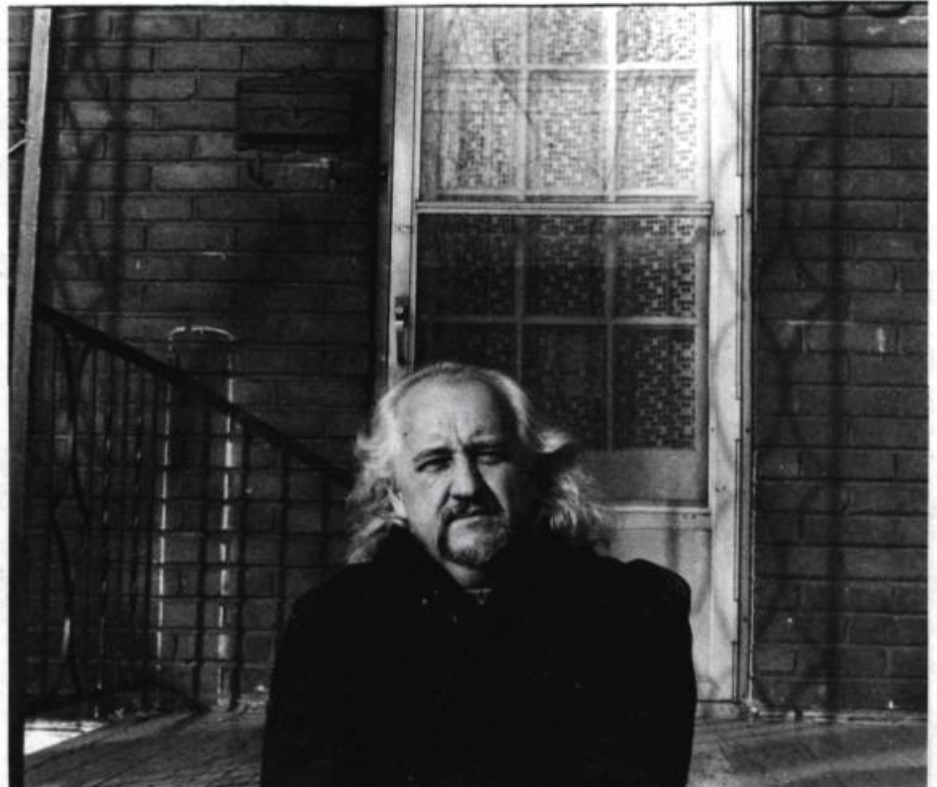
surplus peu réputée pour ses surprises), *Adrien de peine et misère*¹, bref avec l'impression qu'il s'agissait d'un roman. J'ai mis deux cents pages à me rendre compte de ma méprise. Pourtant l'auteur avait été beau joueur et très clair quant à son propos, notamment quand il présente son livre comme «le récit de la résistible ascension d'Adrien M. Lacroix, depuis son enfance à Magog dans les années 20 jusqu'à sa retraite à Hollywood en 1975» (p. 115). Oui, très clair, car il s'appelle Yves Lacroix et dédie son livre à Adrien Maurice Lacroix, son père

«obligé à soixante ans et quelque de commencer l'histoire au commencement pour son fils de quarante ans, parce que personne en a jamais rien su» (p. 100).

mon père, en fait... c'est pas le passé qui lui manquait comme je l'ai cru, ni la mémoire, c'est le désir de raconter, le plaisir

je pense que personne s'était donné la peine de l'écouter. (p. 32)

Vous me direz qu'il n'y a pas de bien grande différence entre le roman et la biographie du fait que les deux formes



Yves Lacroix

relèvent de la narration. Ne dit-on pas d'ailleurs, surtout depuis le film de Resnais, que *la vie est un roman* (surtout certaines!)? Et que la réalité dépasse la fiction (il n'y a pas de mal à ça!)? Non, ce qui me gêne un peu ne tient pas ici à des questions de fiction et de véridicité: c'est que je me méfie autant des biographies que des politiciens, des joueurs de hockey ou de tous ceux qui donnent à leur aîné leur propre prénom, vous savez, ces gens qui étaient invariablement derniers de la classe, renvoyés de l'école pour mépris de l'autorité et qui affectent de se moquer de toute vertu pour mieux souligner la leur. Avec de telles préventions, on ne court pas volontiers la biographie!

Qu'on se rassure tout de suite: *Adrien de peine et misère* n'est pas précisément une biographie conventionnelle. Si ce n'était abuser des nuances oiseuses, je dirais qu'il s'agit du récit d'une vie, une vie sans doute exemplaire mais néanmoins semblable à celle de ces hommes nés dans la première partie du siècle à l'ombre d'une manufacture, qui ont fait sauter des cailloux sur une petite rivière, qui ont fait la file, flambant nus, à Longueuil devant les sergents de recrutement en Quarante-Trois, surpris par un référendum, qui sont restés attachés à leur région, s'y sont mariés, ont eu des enfants qui ont pris leur propre chemin, qui à leur tour... Ils sont des milliers comme Adrien Lacroix, plus ou moins silencieux, ne se confiant qu'à grand mal.

il a cette solitude, mon père, dont aucune victoire saura jamais le tirer, aucun amour... une solitude irrésistible (p. 201)

L'entreprise du fils, étirée sur douze ans, consiste à débusquer le souvenir, à forcer la solitude jusque dans ses retranchements, magnétophone à la main. J'utilise à dessein ces métaphores cynégétiques car le père ne se livre pas si facilement, comme le donne à entendre le titre. Mais à force de patience mutuelle, la matière prend forme:

doucement il s'est mis à me raconter

pour la première fois il y a trois ans il m'a dit Moi quand j'étais petit gars... il dérogeait pour la première fois à trente ans de détermination, j'avais placé devant lui mon petit Sony, j'avais tendu vers lui le vieux micro carré, j'affirmais par ce geste l'estime dans laquelle j'allais tenir ses récits, nous avons la même avidité brusquement tous les deux... il me dit d'abord la géographie, le cadastre, ensuite les personnes... non pas les personnalités, l'idée qu'il s'est faite des personnes, mais leurs gestes, leurs dires, l'habituel et l'exceptionnel de leur existence, le merveilleux... (p. 26)

La première partie du livre s'attache à suivre la jeunesse d'Adrien et le fait si bien que là où on attendait une relation père-fils entre Adrien et le narrateur², on découvre plutôt la précédente relation de filiation entre Adrien et son propre père, Maxime, propriétaire d'un magasin général dans le Michigane, faubourg de Magog. Cette relation est déterminante dans la mesure où le sort d'Adrien, d'abord caissier, non: *commis junior* à la Banque de Montréal (Lac-Mégantic, Amqui), se trouve lié, un peu contre son gré, au magasin familial. Yves cherche

donc autant à savoir ce qui entourait la vie professionnelle de l'épicier malgré lui qu'à combler l'écart entre la réalité et les désirs enfouis. À travers les fréquentations et pérégrinations d'Adrien, ses amours et amitiés, se lisent comme promis *les gestes, les dires, l'habituel et l'exceptionnel des existences*. Toute une société revit et cela avec un bonheur auquel n'atteignent que bien peu de ces romans acharnés à dépeindre notre passé. La stature tranquille d'Adrien semble en effet imposer au récit une sobriété enviable, cette sobriété qu'on appelle aussi *justesse de ton* parce qu'elle accorde les événements aux personnages, loin de toute volonté d'exotisme.

Puis, de façon très perceptible, on change de registre. Les événements ne sont plus laissés à eux-mêmes, dans leur gratuité, dans leur éloquence. Ils sont dès lors investis d'une valeur quasi didactique, sinon morale. Tout à coup, on cesse de parler du travail au profit de la morale du travail. D'un chapitre (le dix-septième) construit sur le thème de la rectitude morale émerge fatalement la perception, le *sens* de l'injustice. C'est curieusement au moment où il a *pris le dessus* que nous est donné un Adrien de peine. À cet égard, il faut remarquer que la rupture de ton correspond grosso modo au partage entre les événements vécus avant Yves, *avant son temps*, et ceux dont il a été témoin, même de loin. La conscience narratrice s'exerce forcément de manière différente selon le cas car l'échelle des savoirs a changé. Yves aussi sait. On ne peut plus se tromper sur cette différence de registre quand on lit: «il rappelle son bénévolat, sa tâche de marguillier à Sainte-Marguerite-Marie et combien de

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

Tél.: 525-9518

ABONNEMENT

Nom

Adresse

à commencer avec le numéro

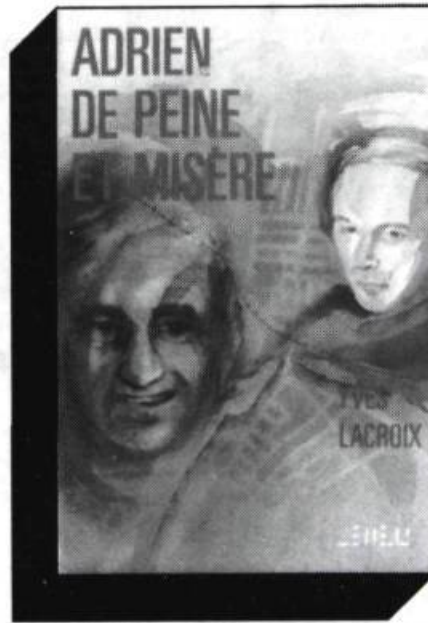
Canada	\$10.00
USA	\$10.00 (U.S.c.)
Europe	\$16.00
Institutions	\$12.00
De soutien	\$20.00

fêtes organisées pour l'une ou l'autre des oeuvres paroissiales! il a été membre du Comité protecteur de l'Oeuvre des terrains de jeu... quand il a été commissaire d'école, il a présidé à l'ouverture dans le Michigane d'une école qu'avait réclamée Joseph Lacroix³ en 1901... il a été syndic fondateur de l'église puis marguillier de la paroisse Saint-Pie X dans le Michigane natal» (p. 237). Pareille énumération était absente de la première partie. Elle tient ici de l'insistance qu'ont d'ordinaire les parents à raconter les exploits de leur progéniture, depuis le babebibu jusqu'au doctorat. Amusant renversement.

On aura deviné que mes précédentes arguties sur le roman et la biographie reposaient sur cette rupture observée dans le texte. Dans la première partie, chaque personne prenait valeur de personnage, bousculant gaillardement l'habituelle frontière entre la réalité et la fiction et, par le fait même, le respect un peu étriqué que l'on doit à la réalité. Dans la deuxième partie, l'hagiographie menace derrière chaque décision, derrière chaque déconvenue. La lecture du réel a changé: devant des faits qui ne relèvent plus de l'aura mythique qui entoure une époque révolue (Crise, grippe espagnole, marcher de Montréal à Magog, attendre collectivement le train dans l'arrière-pays), le narrateur semble perdre pied. Il n'arrive pas à discerner ce qui appartient à la mythologie actuelle, celle qui s'élabore à notre insu, ce qui est vécu tragiquement aujourd'hui et qui aura valeur épique dans cinquante ans. Remarquons que je n'en ai pas contre ce ressort tragique car c'est aussi le propos de la littérature que d'identifier les gestes grandioses et les meurtrissures de notre époque vouée aux formulaires. J'ai plutôt des réticences à voir un fil dramatique se rompre en son milieu.

La présence grandissante du narrateur souligne la difficulté dans laquelle il se retrouve, tenu d'accorder les contradictions — inévitables du reste — du personnage paternel. La dialectique n'arrive plus à son terme. Elle l'aurait fait qu'elle serait allée questionner le personnage de la mère, Marie-Laure.

Tout cela n'est pas trahison, au contraire. Dans le prologue, avant même qu'il soit question du père, le narrateur situait dans le contexte tumultueux de l'automne 70 l'urgence de choisir l'écriture pour arriver à se remettre le pays



dans la peau et à grossir la mémoire collective. Au moment où il peut dire «j'achève ce livre des origines» (p. 327), il se livre à un véritable réquisitoire contre la religion catholique (chapitre 17) à la fois dans un but de dénonciation et de mesure des différences qui subsistent entre Adrien et lui. Même chose quand dans l'épilogue il rapporte les circonstances (Ligue pour l'intégration scolaire à Saint-Léonard, loi 63) entourant l'écriture et l'abandon d'un *texte haineux*. Il lui aura fallu reconstruire le passé paternel pour revenir lui-même aux années de sa contestation.

Les citations dont j'ai jusqu'ici illustré mon commentaire indiquent que l'auteur a pris quelques libertés par rapport à la grammaire, ce code de la route linguistique qui balise le texte de majuscules et de signes de ponctuation⁴. Il semble qu'il ait voulu se débarrasser d'un attirail trop lourd qui n'aurait d'autre utilité que de briser le débit. Il est vrai que l'introduction du matériau oral fourni par Adrien, ici considéré comme informateur, pose des problèmes que l'emploi du caractère italique ne résout pas totalement. Toutefois, cette pratique rend parfois la lecture difficile quand on n'arrive pas à distinguer immédiatement le complément d'objet d'un segment du sujet du segment suivant. L'omission fréquente de pronoms n'arrange rien:

quand me l'ont annoncé j'ai aussitôt pensé à cet oncle Alec qui avait épousé une soeur de ma grand-mère Hermine puis quand mourut cette dernière proposa au veuf de lui présenter

une cousine de Farnham qui devint ma grand-mère Éva. (p. 396)⁵

La fréquence de ces usages donne à penser que l'auteur a cédé à l'envie du procédé et qu'il l'utilise de la même manière selon que l'on est dans l'une ou l'autre des trois parties du roman, pourtant différentes les unes des autres quant à la forme. Ce procédé, basé sur la rupture, la suppression, est d'autant plus étonnant qu'il s'insère dans un cadre général où on peut observer une propension à l'allongement⁶:

quand il pensait au Blanc mon père pensait le Rack-à-barreaux

disait Une des filles du Rack-à-barreaux

disait Un des gars du Rack-à-barreaux

elle s'appelait Marie la fille du Rack-à-barreaux

la première arrivée Elle je l'ai connue chez le père Valin disait mon père

chez J.O. Valin (p. 125)

Allongement: c'est peut-être là d'ailleurs le fin mot de l'histoire. Il y a plus d'un livre dans *Adrien de peine et misère*. Il faut lui souhaiter plus d'un cadre de lecture. □

1. Yves Lacroix. *Adrien de peine et misère*. Montréal, Éd. Leméac, 1984, 417 p.
2. «où ai-je lu qu'il n'est pas de passé qu'on connaisse plus mal que les décennies qui séparent nos vingt ans de ceux de notre père? ce serait le lot des enfants? ne connaît de ses parents que la gravité de leur âge avancé, quand les saisissent les responsabilités?» (p. 87)
3. L'ancêtre.
4. Le subjonctif, d'autre part, est malmené par endroits.
5. «lui-même manquait de temps, force des choses, plus souvent ailleurs qu'à la maison... de son propre avis fréquentait mieux les compagnons de travail, avec eux plus à l'aise qu'avec nous, force des choses, avec eux plus loquace qu'avec nous, la force du temps, plus décontracté s'asseyait parmi eux, conservait, moins menacé, peut-être, avec eux d'une mémoire plus immédiate, l'histoire moins ancienne» (p. 289)
6. Une nouvelle de journal est même donnée en versets (p. 73).